



HAL
open science

Emile Souvestre ou les avatars d'un Breton des Lettres.

Jean-André Le Gall

► **To cite this version:**

Jean-André Le Gall. Emile Souvestre ou les avatars d'un Breton des Lettres.. Emile Souvestre, écrivain breton porté par l'utopie sociale., Feb 2006, Morlaix, France. pp.153-157. hal-00460403

HAL Id: hal-00460403

<https://hal.univ-brest.fr/hal-00460403>

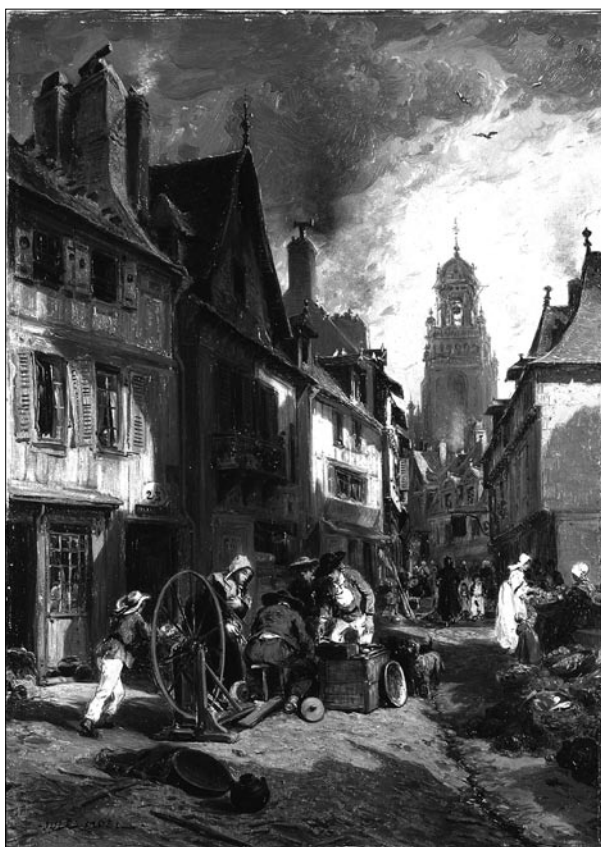
Submitted on 20 May 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean André LE GALL

Émile Souvestre ou les avatars d'un Breton des Lettres



Jules Noël, *Le rémouleur à Morlaix*. Huile sur toile, vers 1868. H. 54 cm, L. 38,5 cm.
- Musée de Morlaix. Inv. 988.3.1.
Crédit photographique : Musée de Morlaix.

Charles Le Goffic, son compatriote, comparait volontiers Émile Souvestre à un moderne Antée qui n'était inspiré que lorsqu'il parlait de sa Bretagne. Dans une de ses premières œuvres, *L'Échelle de femmes*, il nous décrit quatre destins de femmes, depuis la femme du peuple, brestoise, jusqu'à la grande dame, parisienne, en passant par la grisette, rennaise, et la bourgeoise, nantaise. Brest, Rennes, Nantes, Paris, quatre villes qui devaient jalonner la carrière de Souvestre : elle connut d'abord une sorte de faux départ qui se solda par l'échec parisien de 1828, puis un second départ qui, au bout d'un parcours capricieux, l'amena à se fixer à Paris en 1836.

Morlaix-Pontivy-Rennes-Paris : illusion et désillusion dramatiques

La vocation du Morlaisien Souvestre fut d'abord dramatique, puisque, dès 1823, au collège de Pontivy, il composa une comédie satirique, *Les Étrennes du lycée de Pontivy*, qui provoqua son « retrait » de l'établissement. La même année, la mort de son père qui le destinait à Polytechnique lui permet d'entamer des études de droit à Rennes où il fréquente quelques enfants du siècle, passionnés comme lui de littérature : Évariste Boulay-Paty, Hippolyte Lucas et surtout Édouard Turquety.

Mais l'ambition du jeune romantique, admirateur de Byron, reste de triompher au théâtre, dans la capitale, avec un drame en cinq actes et en vers, *Le Siège de Missolonghi*. Monté à Paris pour poursuivre ses études, il passera de l'ivresse de la gloire approchée aux pires tracasseries, enfin à la plus complète désillusion. Sa pièce, acceptée puis retirée, ne sera pas jouée. C'est dans l'échec, en proie à cette nostalgie qui est, étymologiquement, le mal du retour, qu'il va prendre conscience de sa vocation bretonne. Ce retour tant désiré se fera pourtant dans les pires conditions : ses propres soucis financiers et ceux entraînés par la mort de son frère disparu en mer deux ans auparavant, en 1826, et laissant sans ressources une veuve et un enfant, le poussent à revenir vivre au pays et à y gagner sa vie et celle des siens.

D'ouest en est : entre journalisme et enseignement

Premier mystère : pourquoi, alors que sa mère et sa belle-sœur vivent à Morlaix, est-ce à Nantes qu'il trouve à s'employer ? Il y deviendra le collaborateur du libraire-éditeur Camille Mellinet avant d'y cogérer un établissement d'enseignement expérimental. Quand, plus tard, il s'installera à Morlaix pour y exercer le métier d'avocat, il en sera chassé par une épidémie de choléra.

À Brest, où il se réfugie, il s'occupe, comme à Nantes, de presse et d'enseignement. Mais il s'y ennue et sa jeune épouse supporte mal le climat. Sa propre santé se dégrade; de plus, il n'a pas renoncé à ses ambitions littéraires, d'autant qu'il commence à se faire un nom dans la presse parisienne comme spécialiste de la Bretagne. Or, c'est à Mulhouse qu'il débarque comme enseignant au début de l'année 1836 : deuxième mystère.

Il n'y restera que quelques mois, préférant quitter son poste après avoir livré à la *Revue de Paris* un article où il n'épargne ni Mulhouse ni ses habitants. Ce court séjour lui aura cependant permis de faire la connaissance du Suisse Alexandre Vinet, pasteur et enseignant, dont il deviendra l'ami fidèle et le confident.



Portrait de lord Byron, *Œuvres complètes de lord Byron*, trad. sur la dernière éd. de Londres, par Benjamin Laroche, avec les notes et commentaires de sir Walter Scott, Thomas Moore, nouvelle éd. revue, corrigée et précédée de l'histoire de la vie de lord Byron, par É. Souvestre, Paris, Charpentier, 1838. Gravure en frontispice. - BM Morlaix. Crédit photographique : BM Morlaix.

Paris et villégiatures

En 1836, Souvestre s'installe à Paris, dans une ville, qu'il ne va pas plus apprécier que lors de son premier séjour. Très tôt, il va partager son temps entre une saison de plus en plus courte dans la capitale et une saison de plus en plus prolongée à la campagne, à Meudon d'abord, puis dans les années 1850 à Sceaux, enfin à Montmorency. Ayant choisi de vivre de sa plume, il commence une carrière de théâtre à succès. Une revanche en quelque sorte.

Bornons-nous à son œuvre bretonne : outre *La Goutte d'eau*, roman qui se situe entre Brest et Lesneven, *L'Homme et l'argent*, roman dont l'intrigue se passe surtout à Penhoët et Saint-Pol-de-Léon, ainsi que de nombreuses nouvelles qui se déroulent en Bretagne, sans parler de l'adaptation pour la scène de son époque d'un ancien mystère breton, elle comprend une réédition du *Voyage de Cambry dans le Finistère* (1835-1836) qui précéda de quelques mois celle du chevalier de Fréminville (1836). Elle fut préparée par une série d'enquêtes sur le terrain (1832-1835) qui fourniront également la matière du *Finistère en 1836* (1838). Son but est moins de critiquer Cambry comme ne manque pas de le faire le légitimiste Fréminville, que de le compléter en dressant un bilan, plutôt décevant, des mesures suggérées quarante ans plus tôt. Dans *Les Derniers Bretons*, il étend son investigation à toute la province. Le long chapitre sur « la poésie de la Bretagne » est à rapprocher des recherches contemporaines de La Villemarqué (*Barzaz-Breiz*, 1839).



Octave Penguilly L'Haridon (1811-1870), [*Houarn à table, chez la Groac'h*]. Illustration pour « La Groac'h de l'île de Lok », *Le Foyer breton, traditions populaires*, par É. Souvestre, illustré par MM. Tony Johannot, O. Penguilly, A. Leleux, C. Fortin et Saint-Germain, Paris, W. Coquebert, [1844], p. 82. Gravure sur bois. - Coll. part., Lyon.

Quelque temps avant la mort de sa mère en 1841, il signe en 1839 un contrat avec l'éditeur Souverain pour publier les *Mémoires d'un sans-culotte bas-breton*, ouvrage qui met en scène la conduite exemplaire de son père et d'autres Bleus hostiles à la radicalisation de la Révolution sous la

Terreur pendant la période révolutionnaire¹. Enfin, en 1844, paraît *Le Foyer breton*, dont l'itinéraire et les décours ne sont pas sans rappeler l'épopée de Brizeux *Les Bretons*.

Ce n'est pas par hasard que j'ai cité Brizeux et La Villemarqué. Il existait pendant plusieurs années, à Paris, une véritable colonie bretonne qui se réunissait soit dans les locaux des Assurances Générales, soit dans la « mansarde » des frères de Courcy. Outre Brizeux et La Villemarqué, Souvestre pouvait y rencontrer les chartistes Audren de Kerdrel et Aurélien de Courson, de La Landelle, ancien marin, Louis de Carné, ancien diplomate, ou l'abbé de Lezeleuc, futur évêque d'Autun.

L'expérience suisse

C'est en 1853, après avoir été victime, après la révolution de 1848, de sa dernière illusion républicaine, qu'il accepta l'invitation d'aller enseigner la littérature française en Suisse, où l'accueil qu'il reçut le surprit et le combla. Grâce à cet enseignement, il semblait avoir enfin trouvé l'équilibre longtemps recherché, se partageant harmonieusement entre Paris, la Suisse et Montmorency où il mourut.

En venant ainsi au secours de l'écrivain, le pédagogue qu'il était redevenu – dès sa nomination à l'École d'administration sous la Seconde République et dans le cadre des célèbres lectures du soir, instaurées à la même époque – révélait sans doute la vocation profonde d'Émile Souvestre : enseignant peut-être malgré lui, mais incontestablement heureux d'enseigner.

1. Voir, dans cet ouvrage, l'article de Roger Dupuy.

**Le rayonnement des œuvres
de Souvestre**

